

André Schiffrin

Allers-retours

Paris-New York, un itinéraire politique

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Batlle*

Ouvrage traduit
avec le concours du Centre national du livre



Liana Levi

Titre original: *A Political Education*

© André Schiffrin, 2007

© 2007, Éditions Liana Levi pour la traduction française

ISBN: 978-2-86746-447-8

www.lianalevi.fr

À la mémoire de mes parents

Préface

C'est à la fin de mon séjour d'un an à Paris, en 2003, que l'idée de ce livre m'est venue. J'avais déjà écrit en 2000 une sorte d'autobiographie professionnelle, *L'Édition sans éditeurs*, qui évoquait mon rôle d'éditeur et les changements que celui-ci avait subis, tout comme l'édition dans son ensemble. Mais cette année à Paris m'a fait comprendre qu'il y avait davantage à en dire. En effet, j'avais évité jusque-là d'aborder certains sujets, parce que je ne voulais rien écrire de trop personnel, mais aussi parce que j'avais occulté beaucoup d'aspects de mon histoire mouvementée, et enfin parce que j'avais atteint l'âge où, souvent, nous regardons en arrière pour nous rendre compte de tout ce que nous avons laissé dans le flou. J'ai ainsi découvert que j'en savais beaucoup trop peu sur mes parents, que je ne leur avais pas posé les questions essentielles étant jeune, et qu'il était désormais trop tard pour le faire.

Je l'ai compris petit à petit et de manière indirecte d'abord. Tout a commencé quand j'ai travaillé à la préparation d'une édition de la correspondance entre mon père Jacques Schiffrin et son grand ami André Gide, laquelle s'étend sur des décennies. Ils s'étaient connus en France dans les années vingt – très tôt dans la carrière d'éditeur de mon père – et avaient travaillé ensemble jus-

qu'à la mort de celui-ci, en 1950. Je savais combien cette amitié avait compté pour mon père, mais c'était la première fois que j'avais la totalité de leur abondante correspondance sous les yeux. Je connaissais beaucoup de lettres de Gide. Mon père les conservait soigneusement, mais je n'avais jamais lu ses réponses et j'ignorais qu'elles se trouvaient dans des archives à Paris, jusqu'à ce qu'Alban Cerisier, archiviste des éditions Gallimard où mon père avait travaillé, me propose de publier la correspondance complète.

Les nombreuses lettres de mon père ont été pour moi un choc brutal. Je savais qu'il avait été très malheureux de quitter la France en 1941, mais il m'avait caché à quel point il l'était aussi à New York. Je me souvenais de lui comme d'un père affectueux et protecteur, absorbé par son travail malgré sa grave maladie. (Il souffrait d'emphyseme. En Amérique, il était de plus en plus essoufflé et à bout de forces.) Il était parvenu à me cacher ses soucis financiers et sa peine de ne pas pouvoir rentrer en France. Cependant, il en avait abondamment parlé dans ses lettres à Gide. J'ai été étonné non seulement de la profondeur de son chagrin, mais aussi de ne l'avoir jamais soupçonné. Mon innocence d'enfant avait été infiniment plus grande que je ne l'aurais jamais cru possible.

Et j'ai commencé à me poser des questions: si j'avais ignoré un aspect aussi essentiel de ma jeunesse, qu'avais-je manqué d'autre? En ce qui me concernait, je savais que, loin de vouloir retourner en France, je m'étais vite senti tout à fait américanisé. Je pensais avoir vécu en jeune New-Yorkais. Certes, mes idées et mes goûts différaient de ceux de beaucoup de mes amis, mais cela me paraissait parfaitement naturel. Je ne considérais pas que c'était dû au fait

d'être né en France. Mes opinions politiques, intellectuelles et autres me semblaient correspondre à celles de l'Amérique des années quarante et cinquante, même si elles étaient marginales. Le temps passant, mon attitude est demeurée, me semble-t-il, celle d'un citoyen lucide, réagissant à la politique du pays dans lequel il vivait. J'étais sûr que n'importe qui aurait réagi de la même façon s'il avait été témoin des débats qui m'avaient influencé.

De même, je pensais avoir agi en presque cinquante ans d'édition comme l'aurait fait tout éditeur consciencieux, que mes combats et mes choix étaient des réactions ordinaires aux changements imposés à notre profession, et que, dans ma situation, d'autres auraient eu les mêmes. Mon éducation française n'avait rien à voir là-dedans.

L'année passée à Paris m'a fait remettre en question plusieurs de ces certitudes. Tout en ayant encore l'impression très forte d'être un Américain à Paris, je me suis aperçu que je me sentais bien en France, surtout dans son univers social et intellectuel. Les Français ont été prompts à accepter ma double appartenance et à m'écouter. Je me suis surpris à jouer un rôle inattendu, que j'ai accepté avec plaisir, dans les débats sur la transformation des médias et de la vie intellectuelle et politique en France. Mais je me suis aperçu aussi que, tout en étant effectivement un étranger, je n'en partageais pas moins beaucoup de convictions françaises fondamentales. Par exemple, j'avais la même opinion sur le rôle de l'État, et sur la résistance, voire le rejet, que la France devait opposer à certaines forces extérieures qui peu à peu transformaient sa vie quotidienne.

J'ai aussi pris conscience de l'imperméabilité de l'Amérique à l'influence extérieure. Pendant les cours sur

la manière de lire un journal que j'ai donnés à l'Institut d'études politiques – plus connu sous le nom de Sciences-Po –, j'ai pu constater chaque jour à quel point la presse américaine non seulement rejetait l'opinion européenne, mais aussi jugeait de son devoir de sermonner et de punir le Continent pour ses valeurs anticapitalistes, pour son attachement choquant à son indépendance vis-à-vis de l'influence américaine, au système de protection sociale, et même à l'idée que la réduction du temps de travail et les loisirs sont un élément essentiel de la vie.

Ainsi, tout en pensant que chaque individu sensé aurait réagi comme moi, j'ai commencé à me demander jusqu'où j'étais réellement français, combien de ces valeurs j'avais intériorisées, dans quelle mesure ma vie avait été, en fait, celle d'un étranger s'accommodant des convictions américaines. J'ai repensé à mon enfance et à mon adolescence, et j'ai retrouvé des expériences et des idées que je n'avais jamais examinées de près: peu à peu s'est dégagé un schéma qui m'a fait voir la vie que j'avais menée sous un angle différent.

Cette vie avait été consacrée en priorité à la politique et aux idées. Pas à la carrière politique – je n'ai jamais envisagé d'être candidat à quoi que ce soit, ni même à faire campagne pour quiconque comme l'ont fait mes filles. Néanmoins, c'était une vie centrée sur les événements politiques américains et mondiaux. Ce texte est donc une tentative pour réexaminer mon parcours, notamment les années cruciales d'après-guerre qui m'ont formé, de 1948 à 1968, et qui précisément, à bien des égards, coïncident avec la période d'élaboration du débat politique contemporain. Il y a eu nombre d'études sur la période suivante – la guerre du Vietnam et ses consé-

quences – et beaucoup moins sur celle-là. Mais je ne voulais pas essayer d'écrire une histoire politique de la seconde moitié du xx^e siècle. De nombreux historiens, dont plusieurs parmi ceux que j'ai publiés, l'avaient déjà fort bien fait. Et en dépit de mes années d'études d'Histoire, je trouvais que je n'avais rien de neuf à apporter en matière d'analyse historique. (Je suis un éditeur assez lucide pour savoir quand refuser un manuscrit, même si c'est le mien.) J'ai simplement pensé que mon expérience personnelle pouvait éclairer un peu de notre expérience à nous tous. Ce livre se compose donc, avant tout, de souvenirs politiques.